

Mémoire d'une ombre

Je me demande pourquoi cet homme me regarde avec insistance. Il paraît sortir tout droit d'une autre époque. On dirait un Titi parisien avec sa casquette gavroche, sa chemise blanche et son foulard. J'ai l'impression qu'il m'observe et qu'il prend des notes ou qu'il dessine ; je n'arrive pas à voir ce qu'il fait. C'est gênant d'autant plus qu'il a l'air charmant et qu'il doit avoir à peu près le même âge que moi ; quelques années de moins je pense. Il ne me semble pas l'avoir déjà vu ici, pourtant cela fait maintenant plus de dix ans que je viens régulièrement, au moins une fois par mois, dans cette cafétéria où nous avons l'habitude de nous rendre avec mes parents ; avant qu'ils ne disparaissent.

*

J'avais huit ans. Mon père travaillait à l'usine et ma mère s'occupait de moi. Le climat familial transpirait la simplicité et l'harmonie de nos échanges ne laissait aucune chance à la futilité. Mes parents veillaient à ce que je travaille bien à l'école car ils ne voulaient pas que j'aie une vie semblable à la leur, pourtant ils étaient mes exemples et je désirais leur ressembler. J'admirais le côté honnête et travailleur de mon père et l'humilité et la douceur de ma mère. J'ai eu une enfance paradoxalement rythmée entre l'absence de tout et le manque de rien. Mon père faisait son maximum pour nous faire plaisir, du moins ce que ses moyens lui permettaient. La sortie mensuelle à la cafétéria faisait partie de nos rares activités et il se faisait une joie de nous y amener. Ce jour-là ma mère prenait soin de bien s'apprêter et nous nous y rendions comme si c'était un événement. Je me souviens de la fierté de mon père, lorsque nous entrions, nous tenant, ma mère et moi, par la main. Il nous disait de prendre ce que nous voulions et nous mangions plus que de mesure. En ce temps-là, le repas était un réel moment de partage et nous pouvions rester la journée entière dans ce lieu de restauration. Les gens, souvent, enchaînaient le repas du midi avec le goûter et ces clients là ne gênaient pas le personnel de ce lieu qui ne fermait pas entre le

midi et le soir. Aujourd'hui la plupart se rendent dans ces endroits avec l'intention d'en sortir le plus vite possible. Ce n'est plus qu'une pause inappréciée qui leur permettent d'éviter de rentrer chez eux pendant la journée d'achats frénétiques dans laquelle ils se perdent.

Nous habitions un logement « social » comme on dit. À cette époque la solidarité primait sur la violence. Malgré l'image de notre quartier, nous représentions paradoxalement la devise de notre pays. Nous étions égaux dans la précarité de notre quotidien et donc la fraternité était de mise pour essayer d'y parer ; quant à la liberté, c'était ce qui nous restait pour nous évader de notre milieu. Moi c'était du haut de ma tour que je rêvais, au 18^e et dernier étage de notre immeuble ; un de ces édifices de béton qui permettaient à certains résidents de ressentir une impression chimérique de domination sur une ville volontairement assez éloignée du risque d'éclaboussure de notre pauvreté. Les coudes sur le rebord de la fenêtre de ma chambre je m'évadais dans cet horizon qui faisait si peur à mes parents, je rêvassais, perdue dans les nuages, ceux-là même qui, dans leur fugacité, se moquaient bien de l'illusion d'éternité sur laquelle ils régnaient. Je regardais passer les avions, dessinant dans le ciel une

géométrie évanescence, disparaissant parfois pour réapparaître plus loin, plus petits. J'imaginai les passagers se rendre dans des pays lointains, impatients d'arriver à destination d'endroits paradisiaques semblables à ceux dont le poste de télévision nous narguait le soir avant d'aller se coucher, tel un cadeau sadique en guise de récompense d'une dure journée. J'aurais tellement souhaité être dans un de ces avions. Partir tutoyer les nuages, survoler ce monde, en être détachée, le regarder d'en haut, de très haut et le voir disparaître, attendre d'arriver dans un endroit de rêve et en aucun cas atterrir pour rester dans l'idéalisation et ne jamais être déçue. Parfois ma mère entrait inopinément dans ma chambre et me surprenait ainsi. Elle faisait alors demi-tour et refermait aussitôt la porte pour échapper à un questionnement qui l'aurait mise face à la réalité. Je n'osais pas aborder certains sujets avec mes parents car je voyais bien qu'ils ne pouvaient pas répondre à la plupart de mes envies. En plus je n'avais ni frère ni sœur auxquels j'aurais pu confier mes secrets. Ce soir-là, l'envie étant plus forte que la raison j'allais tout de même exprimer mon désir, mon souhait. Je savais bien que, au pire, l'indulgence de mes parents excuserait l'innocence de mon jeune âge et de mes rêves de petite fille. Comme chaque

vendredi soir, blottie entre ma mère et mon père, j'écoutais les chansons de cette émission de variété qu'ils regardaient à la télévision. Elles parlaient essentiellement d'amour perdu ou d'illusions déçues. Mon père luttait contre la fatigue accumulée de la semaine pour rester avec nous et somnolait, ma mère buvait les paroles de ces chanteurs et moi je ne comprenais pas pourquoi ils avaient besoin de dévoiler et commercialiser leurs états d'âme. Alors qu'un jeune homme pleurait sur son sort, se croyant seul dans cette situation, je coupai court à ses lamentations en posant ma question sans bouger de position.

- Vous avez déjà pris l'avion ? lançai-je pour amorcer ma demande, sans savoir qui répondrait.
- Non je n'ai jamais eu cette chance, répondit mon père en premier, en ouvrant difficilement un œil dans un effort d'élocution.
- Et toi maman ?
- Oui, lorsque j'étais plus jeune, je le prenais souvent.
- Ah oui !? m'exclamai-je tout en me redressant. Raconte, raconte, la suppliai-je toute excitée par cet aveu.
- Oui, j'apprécierai également connaître cette

histoire, surenchérit mon père, l'air étonné et totalement réveillé par cette révélation.

- Quand j'étais plus jeune, plus âgée que toi, reprit-elle en me désignant, j'étais la meilleure élève de ma classe. C'était ma dernière année de lycée. Je rêvais, comme beaucoup de jeunes, de voyager et partir découvrir de nouveaux horizons et plus particulièrement les États-Unis. Je m'étais renseignée pour continuer mes études là-bas. J'avais trouvé une université mais les frais n'étaient pas compatibles avec les petits moyens financiers de mes parents. Cependant il y avait une alternative, je t'explique, me dit-elle en s'adressant à moi, après avoir jeté un regard complice à mon père. Lorsqu'un enfant a des facultés scolaires et qu'il ne peut financièrement pas accéder à des études supérieures, il arrive que les parents aient des aides. La seule condition étant d'avoir un niveau supérieur à tous les autres élèves. Je me mis donc à travailler et étudier plus que d'habitude et obtins les meilleures notes de tout le lycée ; ce qui m'ouvrit les portes de cette faculté qui promettait un avenir certain à ses étudiants.

Je pus donc partir en Amérique et réaliser mon rêve. Bien sûr tout ne fut pas si facile mais c'est comme ça que je fus amenée à prendre régulièrement l'avion ; pour rendre visite à mes parents.

- C'est comment l'avion ? Raconte, raconte encore s'il te plaît.
- C'est magique et grand, très grand, tellement grand qu'il faut un escalier pour y accéder. Ensuite des dames t'accueillent et te dirigent vers ta place, un confortable siège en velours. Lorsque tous les passagers sont installés, elles t'expliquent les gestes de sécurité à effectuer en cas de problèmes, puis le commandant de bord parle dans un micro et te souhaite un bon vol. Après, les moteurs démarrent, l'avion se déplace doucement sur sa trajectoire de décollage, il roule comme une voiture, accélère et là... d'un coup, au moment où il quitte le sol, tu ressens des sensations nouvelles. Tu es plaquée contre ton siège tellement c'est puissant et tu as de petits vertiges, du moins dans mon cas, mais la vue est si belle que tu en fais vite abstraction. L'aéroport devient tout petit, les routes deviennent des fils et les champs de

petits carrés, puis tout disparaît, il ne reste qu'une mer blanchâtre de coton dans laquelle tu voudrais plonger. Ma mère leva les yeux vers le plafond du salon et marqua un silence. Elle était partie dans ses souvenirs, ses voyages, ses étendues immaculées et n'entendis même pas la question que lui posa mon père.

- C'est drôle que tes parents ne m'en aient jamais parlé depuis le temps. Pourquoi avoir caché cette histoire ?
- C'est vrai ça, confirmai-je, pourquoi mamie et papi ne m'ont jamais rien dit ?
- Tout simplement parce que c'est resté un rêve. Je ne me suis pas donné les moyens de le réaliser alors je l'ai toujours imaginé. Je voulais juste te faire comprendre que si on te dit souvent de bien travailler à l'école c'est pour que tu puisses concrétiser les tiens. Tu es douée ma chérie et même si le bonheur n'est pas lié à l'argent il en dépend parfois ; pour prendre l'avion et voyager par exemple, tu comprends ? Toi par contre, tu n'as visiblement pas compris le signe que je t'ai fait ? dit-elle à mon père en rigolant. Tu n'as que huit ans, reprit-elle, mais tu as toute la

vie devant toi, alors même si ce n'est pas toujours un plaisir d'aller à l'école, dis-toi que plus tard, si tu étudies bien, ce sera un plaisir d'aller au travail.

- Ta mère à raison, reprit mon père. Quand tu comprends ça, il est souvent trop tard.
- Et si je ne grandissais pas ? demandai-je spontanément sans même prendre conscience de l'impact de ma question.
- Allez il est tard maintenant mon cœur, au lit, dit mon père en se levant, me portant dans ses bras, comme il ne le faisait plus depuis longtemps.
- « Bonne nuit maman » dis-je à ma mère, accompagné d'un petit signe de la main. Elle ne me répondit pas. Assommée par l'écho de cette éventuelle vérité, elle continuait de chuter dans le gouffre de l'existence ; ses yeux grands ouverts et figés laissaient percevoir l'absence d'aspérité auxquelles elle aurait pu se raccrocher. Mon père me posa dans mon lit sans avoir allumé de lumière. Il m'embrassa sur le front et me promit de m'amener toucher les nuages. Je l'entendais renifler comme s'il s'était soudainement enrhumé.